

# Le retour de l'anar

LEO FERRE  
à Bobino

« **B**rassens, connais pas ! », répondit-il un jour à un journaliste. Les uns le détestent, d'autres l'admirent; certains l'admirent et le détestent en même temps; personne ne reste indifférent quand Léo Ferré chante. Un peu par hasard, il est revenu à Bobino et, comme toujours lorsqu'il passe quelque part, la scène se transforme en tribunal. Ferré règle ses comptes.

Un personnage difficile à supporter. Hargneux, agressif, parfois injuste, souvent méprisant... Et toujours outrageusement vaniteux. Le contraire du bonhomme Brassens, trop indulgent. Ferré, lui, a trinqué tout au long de sa vie; il n'a rien oublié. Dans ses dossiers s'accumulent les échecs, les rancœurs et les souvenirs de misère. Il a débarqué à Saint-Germain-des-Prés, il y a plus de vingt ans; à un moment où Saint-Germain, pourtant à la mode, nourrissait mal ses héros. Pour de minuscules cachets, il a chanté dans les petites boîtes. Du talent, il avait du talent et il a tout de suite trouvé des admirateurs, les intellectuels bizarres de la rive gauche et les « anars ». Mais des admirateurs aussi fauchés que lui, qui comme lui connaissaient la hantise de « *cette fameuse fin de mois qui... revient sept fois par semaine* ».

On le connaissait, on savait sa valeur, mais il gênait avec sa manie de ne pas saluer, de crier trop fort, de ne pas faire les courbettes d'usage dans le monde du spectacle. Il était seul, isolé, condamné. Bref, le chanteur maudit. Il fit une chanson contre les auditeurs B.O.F. de ses chansons.

Malgré les rebuffades, il s'entêtait à proposer des chansons belles, mais insaisissables au tout venant. Il refusait de « faire simple », de se mettre à la portée du public auquel il offrait des chants de révolte ou des textes fragiles, évocateurs comme « la Chambre » ou « l'Étang chimérique ». Il lui fallut dix années pour atteindre la notoriété, grâce à deux chansons: une rengaine populaire inhabituelle: « Paris canaille », et un pamphlet d'une rare violence: « *La page des sports pour les poumons... les pokers d'as pour l'émotion, les jeux de dames avec la bonne, c'est l'homme.* »

Encore n'était-ce pas le succès. Ce n'est que vers 1960 qu'on commença vraiment à l'admettre. Récitals à l'Alhambra, au Vieux-Colombier, à l'A.B.C.; il avait maintenant un flot de fidèles qui le suivaient d'une salle à l'autre. Mais, malgré eux, il demeurerait semblable à lui-même. Après une longue période de purgatoire, la société avait fini par l'admettre, par lui apporter la gloire et l'argent. De la reconnaissance, pour quoi diable? La société n'avait pas changé, elle restait toujours aussi pourrie, aussi répugnante. Quant à l'argent, ce n'est pas parce qu'on en possède qu'il en devient plus respectable.

Ainsi de chanson en chanson, il continuait à dénoncer: les tortures de la guerre d'Algérie, « Franco la muerte », et les grands hommes, les petites combines, « Cannes-la-Braguette » et les « Temps difficiles ». Avec des outrances, des fautes de goût, bien sûr. Quand on hurle à la mort, on a parfois la voix éraillée.



LÉO FERRÉ  
Pas pour la détente.

Par moments, il se calmait; il présentait quelques poèmes d'Aragon qu'il avait mis en musique. Ou bien il chantait ses amours, sa femme, quelquefois avec indécence. Puis, vite, il retournait au texte-choc, à l'insolence et la provocation.

Ferré revient. Ceux qui souhaitent une bonne détente après le repas peuvent s'abstenir. Il chante pour ceux qui veulent que la chanson redevienne gueulante.

LUCIEN RIOUX

## LEO FERRE

Un « grand » trop rare au music-hall.

Bobino, DAN. 68-70